Icres et Cladel,

Jean-Paul Damaggio

Sommaire :
Page 1 : Présentation générale
Page 7 : Quinze lettres de Icres à Cladel
Page 23 : Documents : Articles de presse

Parmi les nombreux amis de Cladel il y avait Fernand Icres que j'ai été amené à étudier grâce à Frédéric Joli.

1) La vie de Ferdinand Icres

La Feuille villageoise de Moissac publie le 4 octobre 1888 sans signature mais c'est inévitablement celle de Camille Delthil, ce texte sur la mort d'un jeune poète :
La mort de Fernand Icres
« Nous apprenons la mort de Fernand Icres qui fut un de nos jeunes amis. Nous l'avions connu professeur au Collège de Moissac, il y a quelque dix ans de cela. Il raffolait de poésie, et *l'Avenir* que nous rédigions alors, encouragea ses essais.
Il était Lamartinien, encore avec une pointe de satire qu'il lui était restée après la lecture des ***Expiations***, de son compatriote, Léon Valéry. Nous lui passâmes Beaudelaire, il s'en enticha fort, et quelques temps après il nous portait une pièce remarquable, ***le Mitron***, qui figure dans son volume ***les Fauves***, publié par Lemerre, quelques années plus tard.
Il partit pour Paris en qualité d'élève à l'école des Chartes, mais la littérature le tentait. Il fréquenta ***les Hydropathes***, et lança sous le pseudonyme de ***Fernand Crésy***, son premier volume de vers qui obtint un vrai succès. L'école des Chartes était loin. Dès lors il s'escrima dans les journaux, tout en rimant un nouveau volume, ***les Farouches***, et en monologuant un drame, ***les Bouchers***, que le directeur du ***Théâtre libre*** fera jouer cet hiver.
Icres venait de publier récemment un roman qui contient de belles pages, bien que trop naturaliste par certains endroits. La mort le fauche avant que la moisson soit faite. Il meurt à 32 ans à peine, emporté par une de ces cruelles maladies qui aiguisent l'intelligence en brisant le corps. Chez lui la lame a usé le fourreau.

La revue nationale ***Le Livre*** sera moins loquace mais revient aux mêmes trois repères : « Une jeune poète Fernand Icres auteur des *Fauves* vient de mourir aux Bordes-sur-Arize. Il laisse un volume en préparation, *les Farouches*, et le "Théâtre Libre" représentait tout récemment une pièce de lui, *les Bouchers*. »

Peut-être la dernière lettre envoyée par Icres est-elle celle envoyée à Cladel :
« Toulouse le 25 février 88
Mon cher Parrain
Pour m'excuser d'avoir été si longtemps sans aller vous voir, sachez que j'ai passé trois mois à Paris malade d'une bronchite au cours de laquelle toute sortie m'était formellement interdite. A peine convalescent, ordre du docteur de repartir pour les Pyrénées ; j'obéis et c'est en voyage que je vous écris. »

Né le 15 novembre 1856 Fernand Icres meurt en fait à Castex (Ariège) où il était en cure (tuberculose) en septembre 1888. Par quel mystère cet Ariégeois devient-il professeur à Moissac ? Son père, après avoir été instituteur était inspecteur primaire et en 1872 il était à Cahors. Il a dû passer ensuite à Montauban où Cladel dit qu'il y termina ses études, et sans nul doute le passage par Moissac, à 22 ans, ne pouvait que le conduire vers Léon Cladel si attaché à cette ville et ami de Camille Delthil.

D'ailleurs le jeune Icres se distingue à Montauban puisque le ***Recueil de l'Académie de Montauban*** de 1875-1876 indique :
"Je ne veux pas quitter la série des imitations sans parler avec éloges d'une Ode pleine de promesses : ***Le Gladiateur mourant sur l' arène***, imitée de lord Byron. Il y a du souffle, de l'énergie, dans cette composition qui émane d'un très jeune poète. La touche n'a pas encore la sûreté que lui donnera l'expérience, mais la sève abonde et justifie l'intérêt que nous inspire ce début poétique.

Le gladiateur est gisant sur l'arène :
Il incline sa tête, et, cherchant un appui,
Sa main frappe le vide. Il voit autour de lui
Flotter le superbe théâtre,
Avec sa populace et ses sombres remparts,
Tournant, disparaissant, roulant de toutes parts,
Au sein d'un nuage rougeâtre.
Que sa pensée est loin de ces murs odieux,
Témoins de jeux sanglants, de ce peuple joyeux
Aux clameurs sourdes et sauvages !
Il songe en expirant, frappé du fer mortel,
Aux plaines de Dacie, au foyer paternel,
Au bleu Danube, à ses rivages.

Et, conviant l'univers aux représailles de ces jeux inhumains, le poète :

Rome doit succomber, Vandales, Visigoths.
Levez-vous ! Les Romains cèderont sous vos flots ;
Quittez vos rivages humides ;
Suèves, Marcomans, habitants du Levant,
Tribus, dont les coursiers sont les rivaux du vent
Dans les plaines des Pyramides !
Alliez-vous ensemble, et d'un commun accord,
Tribus fauves du Sud, peuples pâles du Nord,
Formez cette alliance étrange :
Qu'à leur tour les Romains, vaincus, humiliés,
Apprennent en tombant, enchaînés à vos pieds,
Comment le monde entier se venge !

Ce n'est pas sans une satisfaction bien naturelle que nous avons trouvé, dans le billet cacheté joint à cet ouvrage, le nom de **M. Fernand Icres**, élève de rhétorique du lycée de Montauban. Est-il utile d'ajouter, Messieurs, que la Société accorde au jeune concurrent une mention honorable ?"

L'ami de Icres, Georges Lorin fera dans ***Le Figaro*** du 6 novembre 1926 l'historique de la création des ***Hydropathes*** où il évoquera la première apparition de ce fou de littérature qu'est Fernand Icres qui, si l'on en croit Delthil, arrive juste à Paris en septembre 1878 (voir le texte entier en note à la fin) :

« C'est là que Fernand Icres vint me demander timidement, avec un accent méridional qui semblait sculpté, de dire, à sa place, une pièce de vers intitulée ***Une Conquête.*** Il me remercia de l'avoir forcé à la dire lui même, en dépit du danger de l'accent, en me la dédiant. Aux premiers vers, ce fut un sourire de toutes les pipes. Quand il commença la seconde strophe
C'était une Pyrénéenne
A l'encolure herculéenne
l'auditoire exulta, transporté d'admiration. Fernand Icres était célèbre. »

Avec les Hydropathes va naître une banque de copains qui va continuer de se croiser dans divers cafés. Dans ***Petits Mémoires de la Vie***, un de ses amis, Tailhade se souviendra plus tard des performances de son ami :
" ...Une sorte de Lucrèce paysan, Fernand Icres, gasconnant d'une voix rauque et formidable, crachant son dernier poumon dans les vers luxurieux et sauvages où vibraient éperdument les ardeurs suprêmes de sa machine détraquée... ".
Comme l'indique une lettre à Cladel, Icres continuera à Paris son métier de pédagogue. En 1880, Léon Cladel qu'il appelle Mon Parrain, l'aide à publier son premier recueil de vers, ***Les Fauves***, chez Lemerre, sous le pseudonyme de Fernand Crésy (voir les péripéties de la publication dans les lettres).
Ses amis les plus proches, amis aussi de Cladel, sont alors Maurice Rollinat, Edmond Haraucourt, Emile Cohl et Georges Lorin. Pour ce dernier il dessinera son père, Maxime Lorin dans l'ouvrage intitulé, ***Autour de moi***, édité par Lorin, en 1883, chez Ollendorff.
En 1881, comme l'indique l'article de Lorin, les Hydropathes se transforment en Hirsutes. A la fin de décembre 1881 commence l'histoire du Le Chat Noir. Dans la revue, Icres laissera des poèmes morbides, c'est cette violente dont il parle souvent. Citons simplement "La Sépulture " (Le Chat Noir du 13 mai 1882) et encore " Le Crâne " (Le Chat Noir du 10 juin 1882), cette dernière poésie étant dédiée à Marie Krysinska.
A partir d'août 1883, on le retrouve aux séances des Zutistes, rue de Rennes, où, aux côtés du maître des lieux, Charles Cros, Icres rencontre Charles Vignier, Willy, Ernest Raynaud et son compatriote pyrénéen Tailhade. Après La Nouvelle Rive Gauche, on le retrouve à Lutèce ; il fait même partie de l'éphémère club des Jemenfoutistes qui groupe durant janvier et février 1884 les rédacteurs de Lutèce au café de l'Avenir, place Saint-Michel.
En 1884, il fréquente le salon de Charles Buet, où il retrouve Tailhade, Oscar Méténier, Jean Lorrain et Armand d'Artois. C'est donc tout naturellement qu'on découvre, l'année suivante, dans La Minerve, fondée par Buet, une poésie de l'Ariégeois intitulée " La Ballade du Hibou ".
On connaît de lui un deuxième recueil de vers (Les Farouches, 1888), des romans (Le Justicier 1886 ; Le Café de l'antre, 1888) et un drame (Perle, 1888).

Voici la présentation du Justicier dans ***Le Livre*** de 1886 :
« Le Justicier, par FERNAND ICRES. Un vol. in-18 jésus. Paris, Jules Lévy; 1886. Prix 3 fr. 50.
Le Justicier, comme conception et comme écriture, est bien l'œuvre d'un poète ; il en a l'odorant et délicat fumet, la senteur parfumée. Rien de ravissant comme les amours d'Élie et de Marguerite, en pleine nature, au milieu de l'encouragement grisant des choses. Tout ce qui est paysage est touché avec un art fin, transparent, qui sonne harmonieusement à l'oreille, plaît à l'œil. L'étude des caractères a été traitée avec le même bonheur ; la figure du jeune justicier se détache lumineuse sur le confus grouillement des habitants maudits de l'Abondance-Dieu, et l'auteur a décrit d'une manière saisissante l'envahissement, puis la gradation du terrible mal qui décime, en

vraie plaie d'Égypte, cette orgueilleuse population, punie dans son orgueil, dans sa force, dans sa santé et dans sa vie. Le livre de M. Fernand Icres est hardi, mais on le lira avec plaisir, parce qu'il est littéraire. »

Autre présentation du Justicier sur le Grelot :

"Le Grelot 1886 Le Justicier, par fernand Icres, qui vient de paraitre chez l'éditeur Jules Lévy, 2. rue Antoine Dubois, est certainement une des œuvres les plus originales et les plus curieuses qui aient jamais été publiées. Quelle étonnante satire que cette peinture de la vie bourgeoise dans un petit bourg de province ! Quel étrange poème de la vengeance Car c'est là un poème plutôt qu'un roman, un poème plein d'un souffle âpre, amer, d'une poésie vivante, colorée, sauvage ! Voilà un livre, au moins, qui sort de la banalité courante. qui a le mérite d'être neuf dans toutes ses parties. Son succès est certain. Ce sera peut-être un succès de curiosité, mais non point un succès de scandale. Il renferme des peintures vraies, sincères, prises sur le vif, mais non point malsaines et immorales. Le livre est envoyé franco contre 3 fr. 50 en timbres-poste ou en mandat à M. Jules Lévy, éditeur, 2, rue Antoine-Dubois, Paris."

En 1886 la Revue Moderne indique : Fernand Icres publie ***La Bossue.***

Bilan : Icres a collaboré à L'Hydropathe (1879), à Panurge, au Tintamarre, à La Minerve, La Presse parisienne (1882), à La Revue Critique.

Sa collaboration annoncée à La Revue Moderniste, en 1885, n'aura pas de suite, la revue ayant cessé de paraître rapidement.

Œuvres :

Les Fauves, poésies. Le Mitron. Tête et coeur. Pyrénéennes, par Fernand Crésy, Paris, A. Lemerre, 1880, 136 p. sur Gallica

Les Farouches, poésies, 1888

Le Justicier (mœurs pyrénéennes) Paris, J. Lévy, 1886, 271 p. sur Gallica

Les Bouchers, drame en 1 acte, en vers, lettre-préface de Léon Cladel, Paris, Tresse et Stock, 1889, 42 p. sur Gallica

Perle, roman, 1889 a-t-il été vraiment publié ?

Le Café de l'Antre, roman, non publié

Les Amours Baroques, prose, non publié.

Les Féroces, poésies, volume annoncé comme étant en préparation en 1886.

Fernand Icres par Cabriol

La Ballade des Araignées

Au dessus de l'armoire à l'angle du plafond,
Elles vivent en paix les bonnes araignées.
Le mur, humide et mou, se lézarde et se fond
En sueur dont se sont à la longue imprégnées
Les poutres de sapin que le ver a saignées.
Comme elles sont bien, là, dans la sécurité,
De ce coin que le jour n'a jamais fréquenté,
Aussi, matin et soir, leur grise multitude
Pullule tout à l'air et grouille en liberté,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.
Tissandières en train, elles viennent et vont,
Ourdissant fil à fil leurs toiles bien soignées ;
Ouatant de voiles fins, leur retraite sans fond.
Le long des ais pourris et des planches rognées,
On dirait des cheveux de vierges dépeignées.....
Mais, soudain, sous mes doigts, l'épinette a chanté.....
Et, toutes, écoutant avec avidité,
D'une danse bizarre entreprennent l'étude,
Oubliant trame à l'œuvre et gibier convoité,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude,
Souvent, m'interrompant de mon souci profond,
Arbre longtemps battu des arbres et des cognées,
Je lève mes regards, pour voir ce qu'elles font,
Vers ces sœurs que jamais mon cœur n'a dédaignées,
Et je sens mes douleurs s'adoucir, résignées :
Doux peuple, plein de grâce, en son activité,
Ami de la musique et de l'étrangeté,
Que chérissent mon deuil et mon inquiétude ;
Ainsi je les contemple, avec fraternité,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude,

Présentation de sa pièce de théâtre : Les Bouchers

Le Monde Illustré du 27 10 1888

Les Bouchers sont un drame en vers, œuvre posthume de M. Fernand Icres, mort il y a quelques mois. Il y a des qualités d'art dans ce drame. L'action en est rapide et puissante, mais trop resserrée dans les étroites limites du cadre, en sorte que l'impression est confuse et que l'effet se dégage mal. Un brave garçon, Titou, a juré de venger sa sœur morte de honte et de chagrin après avoir été séduite, puis abandonnée par un boucher, maître Brunis. Titou entre chez Brunis comme compagnon boucher. Il espère se faire aimer de la belle Maria, la femme de son patron qu'il tuera après lui avoir craché son deshonneur au visage. Mais Titou est laid et n'arrive pas à plaire, bien que Maria soit coquette. Alors, tout comme Salluste fait pour Ruy Blas, il introduit dans la maison un apprenti de son choix, un jeune bellâtre, nommé Jep, avec le projet machiavélique d'en faire un amant pour Maria. Dans l'ombre il veille sur eux et les pousse l'un vers l'autre, il leur ménage à leur insu des rencontres, il fait

le guet, il protège leurs tête-à-tête. Enfin il a réussi : la coquette Maria est devenue la maîtresse du beau Jep. A ce moment Titou intervient, révèle au jouvenceau toute la machination de sa vengeance et lui ordonne de lui céder la place. Sous la menace de tout révéler à Brunis, il finit par arracher à Jep *la clef du paradis*, qui est celle de la chambre où la belle Maria attend son amant dans la nuit. Brunis, prévenu par Jep, surprend le couple en flagrant délit. Un horrible duel au couteau s'engage pendant lequel Titou torture le malheureux mari en lui vantant les charmes de sa femme et la douceur de ses baisers. Enfin ils s'étreignent et se poignardent mutuellement. Titou meurt pâmé sur le corps de son ennemi, les lèvres collées à sa blessure qu'il élargit pour en boire le sang. Savez-vous bien que, malgré les brutalités de la boucherie finale, le sujet de ce drame est certainement supérieur à beaucoup d'autres. Malheureusement il n'est pas traité: l'acte de M. Icres n'est qu'un scenario. Ce sombre poème de la vengeance est écrit dans une langue heurtée d'un effet bizarre : les alexandrins les plus nobles y riment à des vers ciselés dans l'argot des barrières. On sent que M. Fernand Icres, qui est mort très jeune, n'était pas encore maître de sa forme.

2) Lettres de Icres à Cladel

Article du Vendredi 7 janvier 2011 : Cladel et Icres

Un lecteur m'interroge sur les rapports entre Cladel et un jeune Ariègeois dont il me communique des éléments biographiques.

Voici quelques extraits d'une petite notice biographique sur Icres rédigée par Georges Régis (1906 -1976), professeur honoraire à la faculté de lettre de Toulouse, vers 1970 : « (...) Ensuite nous le trouvons [Icres] lycéen à Cahors, à Montauban où il fait la connaissance de Léon Cladel, ce puissant romancier ami de Baudelaire ; Cladel qui fut son maître vénéré (...) Il s'en va donc en 1878 vers la capitale, en principe pour y préparer l'Ecole des Chartes, mais accompagné d'une pleine malle de manuscrits (romans et poèmes) [il a 22 ans] qu'il aura le beau courage de détruire, nous dit Cladel, "après en avoir reconnu l'insuffisance" (...)

[La référence a une anthologie de Cladel est celle où il propose une présentation pour Icres : voir dans les documents et l'ultime lettre.]

Fernand Icres a écrit une pièce de théâtre ***Les Bouchers*** dont une lettre de Cladel sert de préface. Cette invitation à la virilité, classique sous la plume de Cladel, n'est pas un appel à la virilité des machos, mais un appel au courage littéraire. Nous la livrons comme un des éléments de la galaxie des amis de Cladel.

Sèvres, 28 avril 1880

Filleul, il t'a plu de me choisir pour ton parrain es-lettres. Soit ! A cela, je ne trouve certainement rien à redire et je t'en remercie de tout cœur. Oui, mais tu me demandes aussi quelques avis. Eh bien écoute un peu. D'abord reprends vite et plus vite que ça, ton âpre nom de montagnard des Pyrénées. Icres, crois-moi, vaut cent fois mieux que Crésy son anagramme trop lisse et trop douceâtre pour toi, si rugueux et plus amer que la sorbe ou la nèfle qui croissent sur les arbres tors de tes pics du midi. Quant à tes FAUVES, il est certain que tes premiers-nés sont tes frères aînés de certains cadets plus farouches encore qui fermentent en tes génitoires et dont ils sortiront demain ou plus tard. Déchire, ronge, hurle et rugis, engendre et sème à ton gré, féroce anthropomorphe, et surtout ne prête jamais l'oreille aux eunuques qui manquant de toutes qualités essentielles pour produire, mais non pas d'aplomb, auront l'audace de t'indiquer le meilleur moyen de procréer. Ah !ces hongres. Ils voudraient bien en remontrer aux étalons. Souviens-toi, souviens-toi toujours de cet effronté Voltaire qui n'a jamais craché dans sa vie un seul bon vers et qui se permettait non seulement de corriger le grand Corneille et même aussi le petit Shakespeare qu'il traita sous jambe en pirouettant sur ses faux talons rouges. Un sauvage, certes, ce Saxon qui dépasse de cent coudées tous les civilisés de son temps, et notamment celui-là qui ne se gêna point le moins du monde, pour extraire Zaïre, ce pygmée, d'Othello, ce colosse. Et quant à ceux de notre époque, n'en parlons point ! Ils n'ont jamais eux, projeté une page de poésie ou de prose, et pourtant, regarde-les oh ! sans vergogne aucune, ils toisent Homère, Eschyle ou Dante, et, Dieu me damne ! ils tutoient à l'occasion Hugo, Musset et de Vigny et tapent parfois sur le ventre fertile de Balzac, de Gautier et de Baudelaire... Avez-vous fini, pions châtrés du sérail des coulisses !... Ami, le Sage que tu seras un jour, mon cher tilleul, se félicitera bientôt d'avoir été quelque peu fou. Va ! provigneur, va sans te préoccuper des mulets qui te guettent en se proposant d'analyser à la loupe toutes les gouttes de sperme que tu lanceras dans la féconde matrice de tes... muses. A bientôt, enfant, et tout à toi ! Léon Cladel

Dans les papiers de Fernand Icres, nous trouvons cette lettre de Léon Cladel que le maître lui écrivit à propose des ***Fauves***, les poésies de la vingtième année qui promettait – ce qu'elle a tenu- un poète nouveau. L'Editeur »

Article du Dimanche 9 janvier 2011

Cladel-Icres suite

Voici la notice de Cladel consacrée à Icres dans l'anthologie évoquée où il néglige e passage par Moissac évoqué par Delthil : (aimablement communiqué par Frédéric Joli) :

« Original parmi tous les poètes de sa génération, Icres (Jean-Louis Marie Fernand) naquit le 15 novembre 1856 aux Bordes-sur-Arize, non loin de la grotte du Mas d'Azil au pied des Pyrénées. Elève des lycées de Cahors et de Montauban, aussitôt qu'il eût terminé ses études, il quitta le Quercy. Paris l'attirait, il s'y rendit. A peine âgé de vingt ans, et ses malles bondées de manuscrits qu'il eut plus tard le courage de détruire après en avoir reconnu l'insuffisance, il publia chez l'éditeur de la Pléïade contemporaine, et sous le pseudonyme de Crésy, musical anagramme de son rude nom de montagnard, ses premières rimes : *Les Fauves*, que suivit bientôt un récit très hardi : *Le Justicier*. Ses œuvres de début lui valurent les encouragements de ses aînés, qui le tenaient déjà pour un artiste de race et qui ne peuvent que l'applaudir sans restriction pour son dernier recueil de poésie : *Les Farouches*, où se trouvent insérées de nombreuses pièces qui lui ramèneront de bons ouvriers en style que ses audaces excessives avaient quelque fois écartés de lui. [Les Amours baroques qui seraient des contes ne sont pas retenues]
Fernand Icres est l'auteur d'un drame ayant pour titre : *Les Bouchers*, de deux romans : *Perle* et *Le Café de l'Antre* et d'un volume de nouvelles : *Les Amours Baroques*. Ses œuvres poétiques ont été éditées par A. Lemerre.
Léon Cladel »

Page suivante :

Le manuscrit de ce texte se trouve aux Archives départementales du 82.
On peut observer que dès le départ, sans doute pour raison de place, le texte a été réduit :
« Original parmi tous les poètes de sa génération, [et peut-être le plus original d'entre eux] Icres (Jean-Louis Marie Fernand) naquit le 15 novembre 1856 aux Bordes-sur-Arize, non loin de la grotte du Mas d'Azil au pied des Pyrénées.

En complément de la notice de Cladel sur lcres, les 3 poèmes cités sont :
"Le supplice de Prométhée" (Les Fauves)
Issus du recueil (Les Farouches), "La Ballade du Hibou qui chante" et "La Ballade des Araignées".

Article du Mercredi 20 avril 2011

Émile COHL (à gauche) et André GILL à Charenton (1884).

Une photographie de l'écrivain en 1886.

Icres, Cladel, Cohl

Sur la photo page précédente, Cohl et Gill, mais est-ce bien à Charenton où Gill l'artiste ami de Cladel a fini ses jours? Peut-être au bureau du photographe un jour de sortie.
Et ensuite une photo de Cladel par le même Cohl. Cette photo très souvent utilisée sans référence (actes d'un colloque Cladel) a fait l'objet d'un échange avec l'ami Norbert Sabatié qui avait attribué à la photo à J. Malvaux :
« En réponse au message de Jean-Paul, je plaide coupable et je renomme mon fichier au portrait de Cladel par le nom de Cohl au lieu de J. Malvaux.
Je suis d'autant plus impardonnable que je retrouve des documents extraits du Cabinet des Photographies où le portrait est légendé : "Photographe COHL Emile - Emile Courtet dit Cohl face 3/4 droit papier albuminé 24, 6 x 19,1 cm
Donation A. Rodin , 1916 "A mon ami Rodin/ L. Cladel/ Sèvres / 14 juin 1885" »

Ce document m'a été transmis par Frédéric Joli. Un photo-montage des plus proches amis de Icres (tous photographiés par Cohl et publiés dans "Lutèce" la Revue de Léo Trézénik puis dans "Tête de Pipes" de "H.G Mostrailles" alias Trézénik et Rall).

Article du Jeudi 7 avril 2011 (et jours suivants)

Icres écrit à Cladel

Les Archives Départementales du Tarn-et-Garonne possèdent quelques lettres de Icres à Cladel. Copie de lettres du dossier 17 j 7 qui contient le manuscrit du texte de Cladel présentant Icres. Parmi ces lettres, Fernand Icres mentionne un travail pour un portrait de Cladel car s'il était instituteur, il avait auparavant été dans une école dessin. Ce portrait existe-t-il quelque part ? Ces lettres témoignent d'une amitié qui serait né quand Icres avait 20 ans et qui dura jusqu'à la mort du plus jeune en 1888. Il y aurait beaucoup à dire mais pour le moment j'en reste à ces textes bruts en attirant l'attention sur ce moment très vivant où dans un café de l'Ariège Icres apprend que le roman Ompdrailles doit passer au théâtre, évènement qui malheureusement n'arriva pas.

1) Mon cher Parrain,
Je sors de lire Ompdailles[1]. Vous avez bâti là, prodigieux maçon de notre chère langue française, un monument cyclopéen, un cirque immense et impérissable, tout de granit et de fer, auquel une rapsodie d'Homère ne pouvait servir que de portique ou de vestibule. Quelle œuvre, Triple Dieu !
Je suis encore pantelant des émotions terribles qui m'ont serré la gorge pendant 300 pages. Vous m'avez tour à tour glacé de terreur, baigné d'angoisse, transporté d'enthousiasme, et, je le dis sans honte, bien des fois dans le cours de ce beau poème j'ai senti se mouiller mes yeux où cependant les larmes montent guère facilement.
Ah ! ami, notre arène littéraire compte de nombreux et vaillants lutteurs ; bien des hercules y manient la lourde plume avec une vigueur et une adresse qui leur méritent certainement les applaudissements de la foule… Soit. Je les ai tous en très profonde vénération et je m'incline devant leurs noms si souvent acclamés et à si juste titre.
Mais Ompdrailles a surgi.
Et, mon cher Parrain, vous les terrassez tous aujourd'hui, tous, même le Vétéran blanchi dans le harnais[2] à qui vous dédiez le livre avec la modestie qui vous honore sans doute mais qui doit l'honorer encore davantage, lui qui désormais n'est auprès de vous que ce que pouvait être le vieil Arribial devant son magnifique vainqueur.
Donc, laissez-moi crier bravo de toutes mes forces, à votre éclatante victoire, mais votre dévot admirateur que vous avez-vous-même produit si jeune et si novice dans le redoutable calysée de l'Art. Je m'efforcerai de m'y montrer digne de votre patronage. Et si, à de certains moments, je me sens faiblir du jarret et du cœur, ô Maître, soutenez de votre bras et enflammez de votre exemple, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, celui qui s'enorgueillit d'être Votre filleul et votre élève
Fernand Crésy, 5 rue Gambetta

2) Mon cher Parrain
J'ai pu passer chez Ollendorf le voir et faire la commission dont vous m'avez chargé. Il est généralement chez lui tous les jours à 10 heures du matin. Pour plus de sûreté vous pourriez lui écrire ; il sera disposé à s'entendre avec vous sur le jour et l'heure d'une entrevue.
Je suis malade depuis déjà deux mois de violentes douleurs dans les reins et dans le dos. J'ai besoin de suivre un traitement et dans ce but je suis en train de solliciter un congé que je n'ai encore pu obtenir après une foule de démarches.

[1] Publié en 1879
[2] Victor Hugo

Rollinat que j'ai vu hier au soir et qui part aujourd'hui même pour la campagne, m'a dit qu'il vous avait vu récemment et m'a annoncé que la petite Manou[3] était souffrante. Qu'a-t-elle donc, cette chère enfant ? La dernière fois que je suis allé à Sèvres, madame Cladel prétendait qu'elle allait mieux. Serait-elle retombée plus malade ?
J'irai peut-être vous voir cette semaine, où plutôt dimanche prochain avec Haraucourt. En attendant, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de la petit Manou.
Veuillez présenter mes plus respectueuses salutations à madame Cladel.
A vous mon entier dévouement
Fernand Crésy[4]
Voici l'adresse de Paul Ollendorf : 28 bis rue de Richelieu

[3] Je ne sais à qui correspond ce diminutif d'une des filles Cladel. La plus âgé c'était Pochi.
[4] Anagramme de Icres

3) Mon cher Parrain

Je viens de recevoir votre nouveau volume : ***la Kyrielle des chiens***. Avec vous, un livre n'attend pas l'autre.
Demain nous allons vous voir avec Haraucourt sur la Vesprée. Son emploi au ministère ne lui permettant pas de s'absenter très tôt, nous ne serons guère là-bas avant cinq heures.
Il y avait beau temps que je soupirais après ce voyage. Il me tarde beaucoup de causer un peu avec vous. Enfin !
Veuillez me rappeler au bon soin de madame Cladel et de la petite famille.
A vous cher parrain et maître de tout cœur et pour toujours
Fernand Icres, 186 Fg Saint Denis, 7 avril 1885

4) Mon cher Parrain

Une lettre d'Haraucourt me presse de faire votre portrait pour Charpentier[5]. Je vous aurais écrit dès la réception de votre dernière lettre mais je n'avais pas encore achevé. Le portrait sera fini du jour au lendemain dès que je le voudrai ; j'aurais besoin, seulement de savoir au juste l'époque et le moment où je dois le remettre. Si, d'ici là, nous avions le temps d'avoir de vous une photographie plus satisfaisante encore, nous pourrions en profiter : nous choisirions. Il faudrait pour cela que vous eussiez assez tôt l'occasion de passer chez Cohl[6] qui vous attend depuis un mois, 18 rue St Laurent, près de la gare de l'Est. Il en tirerait aussitôt une épreuve à la hâte. Deux jours après, ou trois, tout au plus, l'affaire serait terminée. Qu'en pensez-vous et qu'en dîtes-vous ? En attendant votre réponse, je vais toujours travailler au portrait que j'ai commencé. On verra ensuite…

J'ai été tenu tout cet hiver dans ma chambre par la mise en ordre de mes ***Farouches*** que je destine à Lemerre. Ce dernier ne s'est pas encore décidé entre l'acceptation ou le refus de mon ***Justicier***, ce roman, pourtant, m'inquiète moins que ***le Café de l'autre*** : il me semble que j'en trouverai plus aisément le placement.

J'ai le plus vif désir d'aller vous voir, mais, jusqu'à présent je n'ai pas eu le temps : il y a si peu de jeudis par semaine. Les bataillons scolaires[7] m'en dévorent la plus grande part. Je guette un hasard propice qui me permette de m'échapper.
A bientôt j'espère.
Veuillez présenter mes meilleurs respects à madame Cladel et embrassez pour moi les enfants.
Comptez toujours cher maître et parrain sur l'absolu dévouement de votre filleul.
Fernand Icres, 186 Faubourg Saint Denis, 21 février 85

[5] Preuve des talents de dessinateur de Fernand Icres malheureusement ce portrait est inconnu.
[6] Une grande amitiés entre tous ces copains que sont Cohl, Cladel, Haraucourt, Rollinat et Icres.
[7] Ces références aux ***Bataillons scolaires*** me seraient restée inconnue sans le travail sur le sujet de deux Castelsarrasinois, Francine Fontana et Jacques Pereto qui ont publié, dans le cadre de l'association de sauvegarde du patrimoine castelsarrasinois une étude sur le sujet. Dans la lettre, la référence nous renvoie au fait que Icres ne peut aller voir Cladel que le jeudi car en fait il est instituteur et les bataillons scolaires sont dans le cadre de l'école primaire une préparation militaire pour inculquer aux jeunes la future revanche contre l'Allemagne.

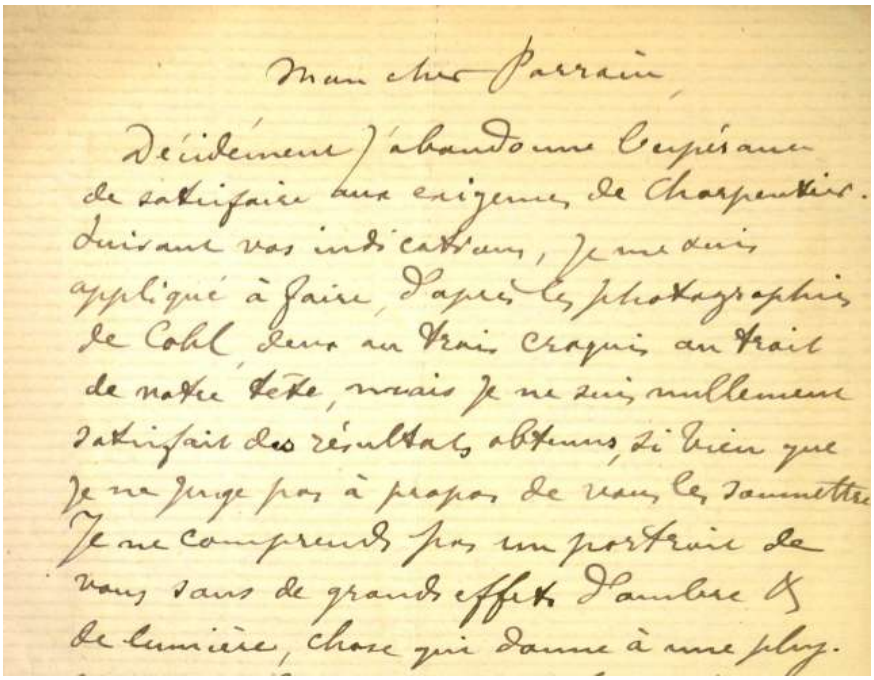
5) Mon cher Parrain

Je vous écris des Pyrénées au pied des lesquelles nous a transporté un voyage trop précipité pour que nous ayons pu, Lorin et moi, aller vous faire nos adieux, comme nous l'avions projeté et comme je vous l'avais promis à ma dernière visite.
Vous devez penser combien nous serions heureux de vous voir venir nous dire bonjour en vous échappant de votre Sèvres, de vos occupations, du drame d'Ompdrailles, qui doit être à peu près fini actuellement, et du régime hygiénique auquel vous êtes condamné.
J'étais parti avec le désir d'expédier dès mon arrivée ici, une douzaine de pêches à la bonne Madame Cladel, faible témoignage de la reconnaissance d'un filleul à sa cordiale marraine. Je tenais beaucoup à faire goûter à ses adorables fillettes ces fruits excellents de la vallée fertile où j'ai vu le jour. Malheureusement l'année a été bien mauvaise pour les fruits. Nous n'aurons ni pêches, ni figues, ni raisins. Un soleil de feu, qui pendant deux mois a sans répit criblé de flammes la végétation a tout brûlé…
Je ne me console de mon regret que par l'espérance d'une année plus favorable, la prochaine, où alors il me sera permis de donner suite à un désir qu'il m'est aujourd'hui impossible de satisfaire.
Je me trouve dans les meilleures conditions pour passer les vacances d'une manière agréable. Je suis en bonne santé, libre de toute préoccupation d'esprit ; j'ai auprès de moi mon ami Lorin avec qui nous pouvons causer de nos amis et de nos goûts de Paris. Nous vous reviendrons très heureux dans un mois.
En attendant pensez quelque fois à nous qui ne vous oublierons pas. Embrassez la petite famille, présentez nos respects à ma chère marraine et comptez sur mon entier dévouement.Fernand Icres à Bordes sur Arize 23 août 1883

6) Mon cher Parrain

Paris 31 octobre 1883
Mon cher Parrain
Comme cela semblait entendu dans votre lettre que j'ai apporté moi-même au Réveil, je comptais y trouver le lendemain à l'heure indiquée, M. Lepelletier que j'y ai moi-même attendu. Je lui ai laissé deux mots dans lesquels je me mettais à sa disposition le jour qui lui irait le mieux à partir de cinq heures pour lui donner le Café de l'autre et je n'ai pas encore reçu de réponse.
Que dois-je faire ? J'ai écrit un article sur le Deuxième mystère de l'incarnation, chose très difficile après la belle préface de Paul Bourget ; je l'ai chez moi et j'en suis embarrassé n'osant pas aller le présenter au Réveil devant l'attitude de Lepelletier dont je ne m'explique pas le silence. Faut-il que je patiente encore ou que je tente une nouvelle démarche ?
Une autre lettre de vous me paraîtrait extrêmement opportune, adressée à Lepelletier, avec un mot de recommandation à propos de l'article. J'en profiterai pour lui donner et lui parler de mon Café de l'autre. Je tiendrai beaucoup à le publier cet hiver, c'est je crois le moment le plus propice pour lancer une œuvre. N'est-ce pas votre avis ?
Je vais écrire à Bourget au sujet de mes Amours Baroques pour qu'il tâche de les caser quelque part.
Veuillez présenter mes meilleures salutations à Madame Cladel et embrasser mille fois les fillettes et votre superbe dernier né.
Tout à vous de cœur et d'esprit.
Fernand Icres

7) Mon cher Parrain


Mon cher Parrain,

Décidément j'abandonne l'espérance de satisfaire aux exigences de Charpentier. Suivant vos indications, je me suis appliqué à faire d'après les photographies de Cohl deux ou trois croquis au trait de votre tête mais je ne suis nullement satisfait des résultats obtenus, si bien que je ne juge pas à propos de vous les soumettre. Je ne comprends pas un portrait de vous, sans de grands effets d'ombre et de lumière, chose qui donne à une physionomie le caractère que les artistes aiment à y retrouver. C'est ainsi que je m'efforce de dessiner. Je veux bien tenter encore cependant, d'après une troisième épreuve que Cohl doit me faire passer. Aurais-je le temps ? J'ai besoin de deux ou trois jours, me les accordez-vous ?
Impossible d'aller demain à Sèvres. Je suis encore obligé d'ajourner mon voyage mais pas indéfiniment : voici venus Pâques avec quelques jours de vacances ; j'en prendrai un pour vous le consacrer. Je vous porterais les cartes que Cohl me donnera, il ne pourra, je le crains m'accompagner comme vous l'y avez invité et comme il le souhaite ardemment. Les travaux photographiques le retiennent tout le temps à son atelier. Il me charge de vous transmettre ses respectueuses salutations. La grande épreuve qu'il a faite de vous est très réussie, j'en ai vu le cliché et peut-être, avec cela, me sera-t-il donné de contenter Charpentier.
Je ne vous en dis pas plus long ; j'en aurai trop à vous dire. Je me réserve pour notre entrevue que je désire prochaine…
Ne m'oubliez pas auprès de la bonne madame Cladel ; embrassez les enfants de ma part et croyez moi toujours votre absolument dévoué Fernand Icres
14 mars 186 Faubourg Saint Denis

8) Mon cher Parrain,

Je viens de recevoir le volume de ***Quelques sires***[8] et de lire la très flatteuse dédicace que vous avez bien voulu inscrire en mon honneur au devant d'***Histrion***, une nouvelle que je vais d'abord dévorer, avant les autres. Merci un million des fois du glorieux témoignage de votre sympathie ainsi accordée par vous, le maître impeccable, au plus humble des élèves, au plus reconnaissant des filleuls, au plus sincère des admirateurs.
J'ai une grande hâte de voir arriver les congés de pâques pour aller à Sèvres vous présenter tous mes sentiments de gratitude et me retremper enfin un peu dans votre encourageante bienveillance.
Ne m'oubliez pas auprès de Madame Cladel et des chers enfants et considérez moi toujours comme votre absolument dévoué
Fernand Icres, 186 Faubourg Saint Denis, 28 mars 1885

9) Mon cher Parrain

Voilà bien bien longtemps que vous êtes sans nouvelles de votre ingrat filleul, lequel cependant, quoique coupable d'une si noire négligence, éprouve une joie des plus vives à apprendre de temps à autre que son parrain ne parle pas encore de laisser tomber la plume mais bien au contraire continue à la manier encore de main de maître. Cher parrain, vous êtes la cause d'un des rares bonheurs de mon existence et avant d'aller plus loin il est nécessaire que je vous en remercie.
Voilà, hier soir, au Café Anacharsis, aux Bordes sur Arize, en parcourant ***l'Intransigeant*** que je venais de recevoir mes yeux sont tombés sur les « théâtres ». J'y ai lu (avec qu'elle fièvre !) que votre ***Ompdrailles*** allait enfin se présenter dans la lice pour la grande lutte avec cet adversaire redoutable qu'on appelle le public.
Je ne sais pas si vous avez quelques inquiétudes sur le dénouement de la séance mais je vous assure que je suis, pour mon compte, complètement rassuré là-dessus, malgré que je m'intéresse à cette question presque autant que vous-mêmes. Tous les combats livrés par le carrier de la Grésigne, je l'ai appris dans votre livre, sont et ne peuvent être qu'autant de triomphes.. ; Enfin !!
C'est ainsi qu'à deux cents lieues de distance vous m'aurez fait tressaillir d'aise par l'intermédiaire d'un entrefilet de journal, si bien qu'aussitôt après la lecture, brandissant le journal comme un drapeau, j'ai poussé un si formidable juron que tous les clients de l'établissement m'ont regardé, me croyant subitement fou, avec un effarement indescriptible.
Mon Dieu ! pourvu que les auteurs soient à la hauteur du sujet ! Qu'en pensez-vous ? Ompdrailles, Arribial, la Scorpionne sont des rôles d'un poids de plusieurs quintaux sur les grêles épaules de nos cabotins.
Mais je ne veux pas y songer ; cela me gâterait tant le plaisir que je me promets à cette fête. Elle sera solennelle, j'en réponds et si les lauriers que vous moissonnerez certainement, empêchent quelqu'un de dormir, ce ne sera pas moi qui vous applaudirez avec tout ce que j'ai de cœur et de mains.
Dès à présent, je vous envoie l'expression de mon enthousiasme ; puisse-t-il servir à me retremper en mettant, devant les efforts, votre grand exemple, cher maître ; puissé-je tirer de là comme leçon dont beaucoup devraient profiter avec moi, que le

[8] Publié en 1883

travail, la patience, la persévérance, l'opiniâtreté dont vous avez toujours fait preuve doivent être les qualités primordiales de l'écrivain digne et consciencieux qui sait sacrifier le succès immédiat et superficiel à la satisfaction d'avoir bien accompli sa tâche.

Me voilà aux Pyrénées, en convalescence d'une bronchite aigue qui m'a tenu dans ma chambre à Paris pendant de longs mois. Je n'ai malgré cela pas perdu complètement mon temps. Je crois qu'un ou deux livres paraîtront cet hiver et j'en prépare un troisième. Je me porte aujourd'hui fort bien. L'air natal m'a ressuscité et fortifié pour l'avenir. Je suis de nouveau prêt et armé de pied en cap. En avant !

Veuillez présenter mes respects à madame Cladel auprès de laquelle j'ai beaucoup à me faire pardonner et certifiez lui qu'à mon retour à Paris ma première visite sera pour vous. Ne m'oubliez pas auprès de votre adorable famille.
Votre absolument dévoué Fernand Icres aux Bordes sur Arize Ariège

10)Mon cher Parrain,

Je suis heureux d'avoir à moi plus de temps et de papier qu'hier au soir pour causer avec vous plus longuement que je ne l'ai fait dans la partie de lettre que Salis avait mise à ma disposition.
J'ai fabriqué, à Lembeye, dans les rares instants de répit que me laissaient mon deuil et mes affaires de famille, trois « nouvelles » de mes « Amours baroques ». Au bonheur que j'éprouve d'en être enfin venu à bout se mêle l'inquiétude de les publier. Comment m'y prendrai-je ? J'ai pensé que le mieux serait de les faire paraître dans un journal. Qui donc les prendrait à un prix raisonnable ? Car je ne me montre pas exigeant et en cela je prendrai conseil de vous, disposé à vous en tout et pour tout.
Mais vous n'avez pas besoin de vous en préoccuper ni de vous en occuper immédiatement. Si vous aimez mieux, nous en parlerons quand j'irai à Sèvres ou quand vous viendrez à Paris, si vous m'y donnez rendez-vous après quatre heures du soir, à moins que ce ne soit un Jeudi ou un Dimanche, jours pendant lesquels je puis être entièrement à vous.
J'ai repris à Paris mes horribles fonctions de pédagogue. Je traîne toujours le boulet dans le bagne de l'enseignement, ne trouvant dans la vie que les distractions littéraires dont vous connaissez les consolants enivrements.
J'ai vu hier Rollinat. Enfin son volume paraît. C'est à vous qu'il doit ce succès, il ne le cache pas et vous en est très reconnaissant.
Nous aussi, car nous nous réjouissons avec lui de voir une œuvre sincère, profonde et émouvante marcher au but glorieux qui l'attend.
Mais je m'arrête là trouvant qu'il vaut mieux converser avec vous que vous écrire et puisqu'il en est ainsi je vais en attendre l'occasion qui probablement se présentera à moi Jeudi prochain.
Ne m'oubliez pas auprès de la bonne madame Cladel et de vos charmantes demoiselles et croyez moi toujours votre très reconnaissant et très dévoué filleul.
Fernand Icres, 186 faubourg Saint Denis

11) Mon cher Parrain

Je viens d'écrire à M. Max Waller pour lui demander des exemplaires des Revues en question et à Paul Bourget à qui j'envoie ma Bonne et que je me propose d'aller voir demain matin.
Je pars pour la gare du nord afin d'y prendre les renseignements que vous m'avez demandés et que vous trouverez ci-contre.
Mille baisers aux enfants et mes plus respectueuses salutations à Madame Cladel
Tout à vous, Fernand Icres 186 Faubourg Saint Denis

[Au dos de la lettre et au crayon, infos sur la gare du nord.]

Impossible de trouver le nom de Champrosé dans tout l'indicateur.
Voici les heures de départ des trains de la gare de Lyon.
[il commence à écrire des horaires puis il barre tout]
Je m'aperçois à présent que je ne puis absolument pas vous fournir les renseignements demandés. Il est nécessaire que je sache par quelle station est desservie la localité de Champrosé, qui n'est peut-être pas une localité, mais seulement une maison de campagne. Dans ce cas, vous voyez toute l'inutilité de mes recherches. Je me perds dans le parcours des trains et bien loin que tout ce que je pourrais vous dire là-dessus ne vous servirait pas à grand-chose, mes indications seraient au contraire capables de vous induire en erreur. J'en ai la cervelle en mic mac. Voilà une heure que j'y travaille et tout ça pour rien.
Au revoir cher parrain et chère marraine et excusez-moi de mon incapacité absolue.
Votre très inintelligent et très désolé commissionnaire
Fernand Icres

12) Mon cher Parrain

Pardon de ne vous avoir pas répondu plus tôt. J'attendais d'avoir l'adresse de Paul Bourget qu'un de ses amis m'a apprise enfin. Et maintenant je m'aperçois que le jour approche où il va être de retour à paris. Ce qu'il fait qu'il aura lu votre lettre peu avant la visite que je me propose de lui faire dès que je le saurai parmi nous. Je crois bien agir, n'est-ce pas ?
Nos amis vont tous très bien. Ils vous remercient du bonjour que vous leur envoyez et que je leur ai transmis aussitôt. Tous ont hâte de vous revoir, et moi plus que les autres…
Mais avant tout, il est nécessaire que vous nous reveniez bien portant et pour cela, continuez le régime auquel vous êtes condamné, jusqu'au bout.
Reposez-vous aussi longtemps que faire se pourra et ne vous ennuyez pas trop.
Voici deux sonnets selon votre désir, un pour la ***Revue Moderne*** et un pour la ***Jeune Belgique***. Ils sont très différents et vous pourrez les donner en les faisant accorder chacun avec le caractère du journal où vous l'insèrerez.
Au revoir cher parrain, joie, santé et repos
A vous de tout cœur, Fernand Icres 186 Faubourg Saint Denis.

13) Mon cher Parrain

Nous étions tous, Lemerre, Ledrain et moi, à vous attendre passage Choiseul à l'heure même où vous aviez promis de revenir. Le temps a passé et nous avons, désespérant

de vous voir, finalement quitté la place. J'aurais, vous pensez bien, été très heureux de causer avec vous. Je sais que vous êtes déjà venu parler de moi là-bas et je vous en remercie. Votre visite m'a bien servi. Je vous aurais écrit, mais j'attendais de recevoir le résultat définitif de notre démarche et de vous donner le dernier mot.
Actuellement je suis encore en suspense… là et là… Je dépends absolument de François Coppée qui va juger en dernier recours si l'œuvre éditée chez Lemerre ne froisserait pas le caractère grave et mesuré de cette maison et n'effaroucherait pas certaines susceptibilités qu'on voudrait ménager.
J'ai vu à deux reprises l'auteur du ***Passant***, je l'ai trouvé dans les plus excellentes dispositions à mon endroit. Il n'a pas encore lu le manuscrit ; mais il m'a promis de l'envisager en artiste en m'assurant qu'il donnerait un avis conforme à mes désirs. Ledrain dans son rapport a coché à la publication en signalant sérieusement deux ou trois passages comme trop violents. Lemerre d'abord impitoyable s'est laissé enfin gagner par une plaidoirie chaleureuse de ma part et notre dernière entrevue s'est terminée sur un mot d'espérance et de courage, qu'il m'a donné.
Vous le voyez je suis en bonne voie.
Mais je ne puis me défendre, malgré ces résultats inespérées [souligné deux fois] d'une arrière pensée d'incertitude, d'impatience et d'angoisse. Pour le moment je ne vais plus rien faire, j'ai vu tous ceux que je devais voir, j'ai dit ce que j'avais à dire, j'attends quelques jours encore, au bout desquels dès que j'aurai du nouveau à vous apprendre, je vous enverrai deux lignes. Je sens que la bataille va être chaude à propos de trois passages soulignés par Ledrain et que je voudrais à tout prix conserver dans leur outrance et dans leur acuité. Mon dieu ! après tout, ce n'est pas la mer à voire ! on en a vu imprimé bien d'autres ! Je vais lutter de toutes mes forces, me rappelant que je suis votre filleul et votre élève et qu'ainsi je dois faire de ma volonté une arme de fer et d'airain pour me défendre et au besoin pour attaquer.
Quand je serai délivré de tous ces soucis et de toutes ces préoccupations j'irai passer quelques heures au milieu de vous ; ce sera ma récréation, ou mieux ma récompense.
Ne m'oubliez pas auprès de la bonne Madame Cladel et de la petite famille.
A vous de tout cœur
Fernand Icres 186 Faubourg Saint-Denis

14) Mon cher Parrain

Pardon d'aller vous relancer au beau milieu de votre retraite[9] et d'apporter des préoccupations parisiennes dans votre repos bien mérité, et dans vos vacances bien gagnées. C'est ma bonne marraine qui m'a fait parvenir votre adresse que je lui avais demandée.
Je vous écris pour réparer un oubli dont je m'aperçois un peu tard :
J'ai pensé qu'au lieu de songer à Paul Bourget (ou en même temps) étant donné votre voyage à Bruxelles et les nombreux amis que vous y avez dans les lettres et dans les librairies et dans le journalisme, étant donné surtout la liberté de la presse qui fleurit si magnifiquement chez nos voisins quoiqu'ils ne soient pas en république, il vous serait possible de me caser dans un journal ou dans une revue de Belgique, mes ***Amours Baroques*** et en particulier et d'abord ***Ma Bonne*** dont le placement en France me paraît si difficile.
Est-ce votre avis aussi, Parrain ?
Et dans ce cas voyez-vous le moyen de me tirer d'affaire en profitant de votre séjour là-bas pour dire un mot en faveur de mes œuvres et de moi ?

[9] Le séjour de Cladel en Belgique

Voilà peut-être une échappée à laquelle je recourrais très volontiers. La Belgique est vraiment la sœur, la belle-sœur de la France, plus intelligente même je crois, que son aînée. Je serais heureux d'y voir mon nom publié. J'aime la Belgique comme l'aimait Baudelaire comme vous l'aimez aussi, c'est tout dire.
Si donc, cela ne vous occasionnez ni soucis, ni perte de temps, rendez-moi le service en question, cher Maître et placez les manuscrits qui m'encombrent, à des conditions qui ne soient pourtant pas trop désavantageuses et au sujet desquelles je vous laisse seul juge avec pleins pouvoirs.
Sur un mot de vous je suis prêt à vous envoyer ***Ma Bonne***, c'est par là que je veux commencer et j'enverrai ensuite, s'il y a lieu au fur et à mesure toutes les autres nouvelles.
Excusez-moi de venir vous importuner parrain, les filleuls ça fait enrager des fois. J'en ai un qui va faire sa première communion. Pardonnez-moi comme je lui pardonne.
Usez maintenant à loisir de votre congé ; reposez vous au milieu de vos amis, parmi ces artistes qui vous aiment et qui vous apprécient et dont vous m'avez souvent parlé, chez ceux-là qui sont comme Baudelaire et qui l'ont consolé en Belgique de ses amis de Paris.
Au revoir cher Maître et Parrain, pensez à moi quelques fois et agréez l'assurance de ma reconnaissance et de mon dévouement. A vous de tout cœur
Fernand Icres 186 Fg Saint-Denis

15) Mon cher Parrain

Toulouse le 25 février 88
Mon cher Parrain
Pour m'excuser d'avoir été si longtemps sans aller vous voir, sachez que j'ai passé trois mois à Paris malade d'une bronchite au cours de laquelle toute sortie m'était formellement interdite. A peine convalescent, ordre du docteur de repartir pour les Pyrénées ; j'obéis et c'est en voyage que je vous écris.
Ces jours derniers Lemerre m'a prié de lui adresser quelques pièces de vers pour les insérer dans l'Anthologie des poètes contemporains. Cette publication doit être précédée dans le volume d'une notice sur l'écrivain et tous mes amis m'ont unanimement conseillé de m'adresser à vous. La notice sera signée et par conséquent votre autorité sera pour moi d'une importance capitale. Leconte de Lisle rend le même service à Haraucourt ; je ne veux avoir rien à lui envier ; c'est pourquoi j'ai mon cher Parrain, recours à vous.
Votre appréciation, si courte soit-elle, car je ne crois pas qu'elle doive excéder une vingtaine de lignes, sera d'un grand poids aux yeux des lecteurs. Pardonnez-moi d'abuser encore une fois de la bienveillance dont vous m'avez si souvent donné des preuves ; mais il ne m'est pas possible de faire mieux ni autant d'un autre côté. Je ne veux que vous, comme introducteur dans l'Anthologie.
J'ai fait un nouveau roman, ***Perle***, que j'ai porté à Ollendorf. Il est encore un peu violent ce qui m'inspire des craintes au sujet du résultat de ma démarche ! Que voulez-vous !
Dès ce soir je serai pour quelques mois installé au sommet d'une montagne, dans un petit village de cinquante habitants, tous paysans. Je tacherai d'y travaille autant que le permettront les soins que je dois donne à ma convalescence.
Je vous écris en l'air pour ainsi dire, en chemin pour ma cime de 800 m d'altitude. J'aurai le monde à mes pieds.
J'ai beaucoup regretté la précipitation de mon départ et l'impossibilité hygiénique de faire un petit voyage à Sèvres. J'aurai été infiniment heureux de causer avec vous, de voir la bonne Madame Cladel, d'embrasser la petite famille ; Veuillez bien me rappeler au bon souvenir de tous les vôtres.
J'oubliais de vous dire que la notice en question doit être envoyée à Lemerre le plus tôt possible. La presse doit entrer en fonction le premier mars. Pour éviter toute perte de temps vous ferez bien de lui expédier la feuille directement lundi ou mardi au plus tard. C'est extrêmement urgent.
Croyez-moi mon cher parrain, votre très reconnaissant et absolument dévoué filleul
Fernand Icres
Adresse : à Castex par Damazan Ariège
Je vous écrirai de là, ces jours-ci.
J'ai adressé à Lemerre deux pièces de ***Fauves*** ; L'ancienne et la conquête et deux pièces des ***Farouches***, ***La ballade du hibou qui chante*** et ***la ballade des Araignées*** que j'ai dite chez vous un soir que nous y avions dîné avec Haraucourt.

Documents :

Une critique des Bouchers

Nouvelle Revue chronique théâtrale de novembre 1888 pour la pièce jouée au Théâtre-Libre
L'acte de M. F. Icres (un poète mort dernièrement), *les Bouchers*, met en scène des personnages d'un romantisme enragé et sauvage, dans un décor d'un réalisme aussi minutieux qu'inutile. Si d'emblée j'admets cette convention que des boucliers s'expriment en alexandrins, j'admettrai bien mieux encore que la viande qui pend dans la boutique ne soit pas de la vraie viande. Exposer de la vraie viande au feu de la rampe, ne me paraît pas, je l'avoue, d'une bien grande audace. Ceci dit, je ne conterai point par le détail comment le compagnon Titou, dont la sœur a été séduite et est morte en couches, a fait serment de la venger ; comment, entré chez Brunnis le séducteur, comme garçon boucher, il essaie de déshonorer sa femme ; comment un duel au couteau s'engage entre ces deux brutes ; comment Titou boit le sang de Brunnis, et, avant qu'ils meurent tous deux, lui montre sa femme dans les bras de l'autre garçon de la boucherie.
Les personnages de M. Icres sont atroces et gais comme les ogres des contes de fées. Une partie du public a ri bruyamment de ces scènes d'une horreur enfantine: Les rires étaient de trop.

Extrait de lettre de Cladel

Mais vous n'avez pas besoin de vous en préoccuper ni de vous en occuper immédiatement. Si vous aimez mieux, nous en parlerons quand j'irai à Sèvres ou quand vous viendrez à Paris, si vous m'y donnez rendez-vous après quatre heures du soir, à moins que ce ne soit un Jeudi ou un Dimanche, jours pendant lesquels je puis être entièrement à vous.
J'ai repris à Paris mes horribles fonctions de pédagogue. Je traîne toujours le boulet dans le bagne de l'enseignement, ne trouvant dans la vie que les distractions littéraires dont vous connaissez les consolants enivrements.
J'ai vu hier Rollinat. Enfin son volume paraît. C'est à vous qu'il doit ce succès, il ne le cache pas et vous en est très reconnaissant.
Nous aussi, car nous nous réjouissons avec lui de voir une œuvre sincère, profonde et émouvante marcher au but glorieux qui l'attend.
Mais je m'arrête là trouvant qu'il vaut mieux converser avec vous que vous écrire et puisqu'il en est ainsi je vais en attendre l'occasion qui probablement se présentera à moi Jeudi prochain.
Ne m'oubliez pas auprès de la bonne madame Cladel et de vos charmantes demoiselles et croyez moi toujours votre très reconnaissant et très dévoué filleul.
Fernand Icres
186 faubourg Saint Denis

Nouvelles littéraires 20 10 1928
UN CINQUANTENAIRE
Les Hydropathes

On a célébré en Sorbonne, sous la présidence, s'il vous plaît, de M. Edouard Herriot, ministre de l'Instruction publique, le cinquantenaire des Hydropathes. Ce n'est que de l'Hydropathe que nous voudrions parler aujourd'hui, de l'Hydropathe; journal bimensuel, fondé par Paul Vivien sous le patronage d'Emile Goudeau et dont le premier numéro vit le jour, comme on dit, le 22 janvier 1879. Sa collection, rarissime, comprend 32 numéros dont le dernier parut le 12 mai 1880: a cette date, Hydropathe disparu. En vérité, il ne disparut que pour renaître sous la forme du Tout Paris, également bimensuel, mais qui n'eut, lui, qu'une très brève existence. Nous avons eu le bonheur de retrouver une collection complète du journal de Paul Vivien chez un très averti bibliophile parisien, M. Casimir de Wosniçki, qui a bien voulu le mettre à notre disposition et nous permettre d'en feuilleter les trente numéros. Collaboraient à l'Hydropathe, Jules Jouy, André Gill, Georges Lorin (mort l'an dernier), Félicien Champsaur (toujours bien vivant), Fernand Icres, Coquelin cadet (sous son célèbre pseudonyme : Pirouette), Charles Cros, Alphonse Allais, Grenet-Dancourt, Léon Valade, Emile Blémont, Georges Rodenbach, Léon Duvauchel, Gaston Sénéchal, etc. Mais les collaborateurs les plus réguliers étaient sans conteste Jules Jouy, Champsaur, Lorin, Coquelin. Jules Jouy donnait au journal des notes rapides du genre de celle-ci :

DECRET

Article premier. L'assemblée des Hydropathes se compose de la sonnette du président Emile Goudeau.

Art. 2. La susdite sonnette est chargée de faire observer le présent décret.

Ou encore des « pensées » :

Alphonse Karr: un feu d'artifice dont il ne reste plus que les baguettes.

A quoi bon dire du mal des femmes, puisqu'on ne saurait jamais en dire assez!

Coquelin rivalisait avec Jules Jouy dans le domaine de la grosse plaisanterie. Il signait des «zigzags» qui paraissaient assez régulièrement :

- On annonce de Venise une grève de nochers de fiacres.
- La véritable bêtise, c'est de regretter celles qu'on a pu faire.

Parfois, souvent, à côté de ces bouffonneries, l'Hydropathe publiait quelque beau poème. Il avait même commencé un Dictionnaire des Contemporains dans lequel on pouvait lire :

Alexis (Paul) : deux prénoms, pas encore un nom.

Arène (Paul) : petit champ clos où Marseille a été tombé par Paris.

Arvers: quatorze vers! Un peu court, votre sonnet!

Léon TREICH.

Le Figaro 6 novembre 1926
AUX ORIGINES DU CHAT NOIR
LES HYDROPATHES

A Maurice Donnay.

«Remontons jusqu'à Eve et n'allons pas plus loin » disait le compositeur Hervé, dans un de ses opéras-bouffes. Remontons donc à l'origine des Hydropathes alors qu'ils ne savaient pas encore qu'ils seraient jamais baptisés.

Je suis de l'avis de Donnay qui, dans ton livre 'Autour du Chat Noir', nous, assure que tous les événements ont les pieds accrochés à la ficelle du hasard. Comme on va le voir, c'est l'étincelle hasard qui a mis le feu de la gaîté à Montmartre, et il n'y eut jamais fête plus brillante pour l'art et pour l'esprit.

L'Eldorado fut un concert des Champs-Elysées. Ce concert eut un comique nommé Duhem, ce Duhem eut un frère portant le même nom de théâtre et chanteur aussi.

Or, en 1871, j'étais en garnison à Chartres (ma batterie, la 22° du 4% ayant été mise à l'ordre du jour au Drancy, après la deuxième bataille du Bourget). Ah ! je cite la guerre puisque, pour une fois, elle s'est réhabilitée et je retrouvai là Pescheux, des Bouffes, et Joseph Renot, de Belleville. Avant la totale extinction des feux, harmonieuse et mélancolique, qui semblait nous demander pardon d'arriver sitôt, nous disions des vers et chansons.

Le métier cependant nous accaparait. Par de distraction. Avec un café tenu par un certain Courtemanche, au coin de l'avenue de la Gare et de l'esplanade nous offrait un refuge monotone.

Un jour arriva, avec deux chanteuses, le frère de Duhem. Je dis à Renot « Si je proposais à Duhem. de donner, les dimanches, après l'appel (2 h. 30) des concerts d'artilleurs? » - II ne viendra personne, me dit Renot (et c'était un peu l'avis de Pescheux) ces soldats préféreront aller boire du cidre avec des filles.- « Viens tout de même. » Duhem Sauta de joie et ses chanteuses aussi. Il y avait une difficulté, le pianiste donnerait-il son concours. gratuitement ? Il répétait au piano. Je demandai non nom : Soumet. J'allai m'asseoir vers lui : « Vous vous appelez Soumet? » - "...." « Ne seriez-vous pas le fils de la meilleure amie de maman, je suis Georges Lorin, d'Auxerre ». On s'embrassa presque. Renot, Duhem, Pescheux étaient stupéfaits.

Je revins vers eux « Que lui as-tu dit? » « Allez lui demander! »

Voilà l'origine des Hydropathes..

On prévient la caserne. Enthousiasme. Nous déjeunions au mess des sous-officiers.

Le premier dimanche arrive. Billard, couvert d'une housse. En l'air guirlandes de roses. Chanteuses en blanc, Renot et moi, exemptés d'appel par nos chefs, avions filé en avant. A trois heures, pas un artilleur. Renot me regarde. A 3 h. 10, pas un artilleur. A 3 h. 15, seul un artilleur. Renot, ironique, dit simplement "Tu vois! » 3 h. 20, 25. Rien. que quelques larmes dans les yeux des chanteuses. A 3 h. 30, rumeur terrible sur la place Marceau ; tout le régiment montant vers la haute ville arrivait, et les gosses et la foule suivaient. Des artilleurs assis sur et tout autour du billard et, dans une salle du fond, les officiers ! Je montai sur l'estrade ; je tenais une ombrelle cassée, j'avais des marguerites dans toutes les boutonnières de ma veste que j'avais retournée et je chantai la chanson de l'artilleur malheureux. Le cri du refrain c'était, plaintif "Ah! l'artillerie!" (où est cette chanson, je ne l'ai jamais retrouvée). Ce fut du délire ! Il y avait d'autres chanteurs, il y avait un violoniste. Cela dura cinq dimanches. Qu'arriva-t-il ? Un sous-lieutenant jaloux nous dénonça au rapport. Le colonel qui n'ignorait rien, ne: pouvait plus ne pas sévir ; il nous fit appeler et, comme punition, puisque nous avions de si belles voix, nous condamna à être élèves-

brigadiers. Les bons numéros existaient alors. Plusieurs quittèrent le régiment. On se perdit de vue. Vers I878, j'avais remplacé Forain dans un atelier du sixième étage au 22 de la rue Monsieur-le-Prince. Au restaurant Thirion (boulevard Saint-Germain) où je déjeunais, un nommé Adolphe Pelleport nous révélait l'étrange musique d'un nommé Maurice Rollinat, dont il disait, du reste, de fort beaux vers. Je fis la connaissance de Rollinat, au café Voltaire, et nous devînmes d'autant plus amis que je ressemblais à son frère disparu. Je fréquentais alors une brasserie de la rue Racine où trônait au comptoir une femme d'une grande beauté. J'emmenai Rollinat à cette brasserie où lui-même amena Frémine et où nous rencontrâmes Goudeau. La sympathie fut immédiate. On ne se quittait plus. Des artistes qui fréquentaient là, allaient aussi au café de la Rive Gauche (boulevard Saint-Michel, au coin de la rue Cujas). Goudeau était des leurs. Il nous y entraîna.

Un soir, à ce café, apparaît un nommé Paillard qui, à Chartres, était le secrétaire du général « Je viens vous chercher ! "« Nous chercher ? » "En souvenir du Concert des artilleurs, j'ai organisé, au 2 du boulevard Voltaire, des petites réunions de famille. C'est charmant, venez, c'est le mercredi". Avec Goudeau, nous y fûmes. C'était charmant, en effet. Ce premier soir, une petite fille de quatre ans, parfaite pianiste, chanta délicieusement « Accours dans ma nacelle, timide jouvencelle. »

Goudeau baptisa ces soirées « Les Mercredines ».

Nous revînmes à deux heures du matin. Il faisait un froid de loup. Rue Turbigo, devant le passage de l'Ancre, Goudeau, pour se réchauffer, interpella les étudiants. Il leur reprocha en termes violents de n'être bons qu'à crier le plus fort dans les brasseries, mais incapables d'imiter les Mercredines. Je lui dis : « il manque l'inspirateur!» et je lui racontai les doutes de Renot. il conclut qu'il fallait essayer. Le vendredi suivant, au premier de la Rive Gauche, nous délibérâmes de nos projets.

Paul Mouriet se leva brusquement et s'écria : « Je commence »

Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine.

Victor Hugo fut le premier poète dont il fut dit des vers aux Hydropathes. Mais cette société en herbe était sans titre. Il en fut proposé d'innombrables, tous genre 1830. J'avais mon idée de derrière la tête. Léo Goudeau (frère de Goudeau), qui signait Léo Montancey, m'avait récemment raconté ceci : chez une dame amie qui demeurait rue Saint-Jacques, on se réunissait pour causer art. Quand la rime faiblissait, on jouait. Là venait un nommé de Puyjalon, fils de famille, retour du Canada, où il avait chassé l'ours au bord du lac Ontario. En fait -de bocks, on demande souvent des demis ; Goudeau buvait volontiers des entiers. Il en avait bu ce soir-là et crut, perdant, que Puyjalon (ce qui était invraisemblable) trichait. II se mit en colère et l'accusa de n'être pas un chasseur d'ours, mais un chasseur d'hydropathes ! Questionné (j'abrège), Goudeau répondit que les hydropathes étaient des oiseaux à pattes de verre que Puyjalon coupait et qu'il vendait pour en faire des pieds de coupe à Champagne. Quand Goudeau fut calmé, le soir même ou le lendemain, on lui demanda qui lui avait inspiré ce mot hydropathe. Il avait vu, en vitrine d'un marchand de musique, ce titre Hydropathen-valse qui, dans son état de surexcitation et avec son amour de l'originalité, lui était revenu à ta mémoire.

Eh bien moi, j'avais conclu (je me dresse !) qu'il fallait que la société s'appelât les Hydropathes! mais que, puisque nous étions au quartier Latin, il fallait parler latin. Et "donnant cette raison pleine de raison" que si cette orthographe ne précisait pas que nous fussions pour ou contre eau, les journalistes se disputeraient à son propos et qu'une réclame gratuite nous était assurée, ce qui arriva. On sait le reste. Ce fut une ruée de talents.

Donc, nous trouvâmes, au coin tout proche de la rue Victor-Cousin, Une salle en angle non encore louée. Nous plaçâmes le piano dans le coin, et l'on commença. A la fin de la semaine, nous étions 250 Inscrits. C'est la que Fernand Icres vint me demander timidement, avec un accent -méridional qui semblait sculpté, de dire, à sa

place, une pièce de vers intitulée Une Conquête. Il me remercia de l'avoir forcé à la dire lui même, en dépit du danger de l'accent en me la dédiant. Aux premiers vers ce fut un sourire de toutes les pipes. Quand il commença la seconde strophe :
C'était une Pyrénéenne
A l'encolure herculéenne.
l'auditoire exulta, transporté d'admiration. Fernand Icres était célèbre. Notre salle en angle fut louée. Une grande salle de concert inutilisée nous fut offerte rue de Jussieu. Un soir, au moment des vacances, Alphonse Allais, « illustre Sapeck », et Georges Fragerolle entrèrent en tirant des feux d'artifice. On sortit en chantant et... on ne revint plus.
Deux ans après, je rencontrai, près du marché de la place Maubert, Maurice Petit, organiste aux Invalides, qui s'était particularisé en couchant, comme Sarah, dans un cercueil capitonné en satin blanc. Il était moins joli que Sarah et avait des cheveux hirsutes. « On s'ennuie, me dit-il, si on recommençait ; j'ai découvert un sous-sol, au Soleil d'Or, place Saint-Michel. » « C'est fait !» II me nomma, séance tenante vice-président. Je le nommai président et baptisai la société « Les Hirsutes! » La, surgirent d'autres futures célébrités Haraucourt, Jean Rameau, Laurent Tailhade, Jean Moréas, Charles Vignier, Rodolphe Darzens, Jean Ajalbert.
Un soir, un camarade de Bullier me dit : « J'ai hérité, je fonde un cabaret artistique à Montmartre, amène-moi ces gens-là et surtout Rollinat." Ce fut fait. Les Hirsutes avaient une succursale. Louis Marsolleau, Charles Gros, demeuraient rue de Rennes. Il y avait, au bas de cette rue de Rennes, un petit chalet suisse où l'on buvait de la bière. Au premier, Cros réunit les Zutistes. Là, je vis pour la première fois Louis Le Cardonnel, Mac Nab et d'Esparbès.
Et maintenant, je vous renvoie à Maurice Donnay... mais non sans avoir donné un souvenir à la Sorbonne où fut tenu, le 28 décembre 1919, une séance d'Hydropathes, sous la présidence du ministre des Beaux-arts, M. Léon Bérard ; et aussi à l'Odéon, où, sous la gracieuse égide de MM. Paul Abram, Raymond Genty et Emile Duard, furent évoquées maintes fois des séances présidées par un Salis tellement ressemblant que je ne fus pas étonné qu'il me tutoyât.
A quelque temps de là, j'eus une idée que je soumis à Léo Trézenik, directeur de Lutèce. Un jeune poète de province qui signait Jean-Charles Laurent (le jeune poète, ce fut Mars Olleau et moi), écrivait à Trézenik une lettre accompagnée d'une pièce de vers.
Le jeune poète ajoutait : « Si vous insérez cette pièce, c'est que je dois m'engager dans la littérature nouvelle. » L'épigraphe de la pièce, composée de deux lignes de points, était signée Paul Verlaine. Quand on la lui montra, il dit « C'est ce que j'ai fait de mieux ! » La lettre parut (voilà un numéro de Lutèce vers avril 1884 intéressant à retrouver). Rumeurs dans la petite trinité. Henri Beauclair vint nous dire ; « Je vous soupçonne ! Je vais voir Gabriel Vicaire et - ce qu'ils firent - nous allons faire paraître les *Déliquescences* d'André Floupette. Un grand journaliste récrimina en trois colonnes. On lui fit remarquer qu'il avait pris au sérieux une fumisterie. Dans trois autres colonnes, il affirma ne s'y être pas trompé. Les symbolistes étaient célèbres. Ayant rempli, je crois, tous mes devoirs, je me rassois, tranquille, dans le fauteuil d'or du souvenir. Georges Lorin.

En 1883 la Revue Le Livre indiquait : « Au Chat Noir il y a Fernand Icres et ses amis Haraucourt, Coquelin, Rollinat, Buet et aussi François Coppée, Alphonse Daudet. »

Séverine dans *La revue Socialiste*, rendant hommage à Cladel au moment de sa mort n'oublie pas d'inclure Fernand Icres dans les amis de l'écrivain reçus chez lui le dimanche :
« Chaque dimanche, c'était un défilé ininterrompu d'amis : Rosny, Margueritte, Morel, Darzens, Retté, Rodenbach, Camille Lemonnier, Georges Renard, Paul Arène, Rollinat, Benoît Malon, d'Echèrac, Lapauze, E.Reclus, Delon, Hector France, Clovis Hugues, Maurice Guillemot, Poirson, Proteau, Veidaux, bien d'autres que j'oublie étaient des familiers de la chère maison. Rodin et Dalou y venaient également. Ils y étaient venus aussi ces deux chers morts, ces inoubliables amis, le viril poète des Fauves, Fernand Icres, le filleul littéraire de Cladel — et notre regretté Jean Lombard. »

Félicien Champsaur dans *Le Figaro* du 3 – 10 – 1885

« Poètes décadenticulets
Fureteurs, tourmentés, morbides, ouvriers plus ou moins bons qui fignolent, en quête, de musiques lointaines, de clartés d'aurore, de vibrations crépusculaires, car le plein midi les offusque, ils recherchent la sensation rare, et parfois, à ce qu'ils prétendent, elle les relie. Tels sont les décadenticulets.
Certes, plusieurs sont intéressants à connaître pour les curieux de cas anormaux, les blasés de la littérature.
M. Haraucourt est souvent admirable dans ses poèmes privés La Légende des sexes. M. Verlaine doit avoir une des meilleures places parmi les écrivains en vers. Rollinat ne manque pas de talent dans ses imitations ; Fernand Icres a la vigueur cladélienne ; Moréas, un piment oriental.
Mais on sent que la vie les intéresse peu ; ils sont trop guidés par la juste haine du banal, et, croyant faire du nouveau, ils retournent tout simplement au commencement du siècle, à René, à Adolphe, à. Werther, à Joseph. »

Félicien Champsaur dans *Le Figaro* du 26 – 10 - 1889

« Gill était une célébrité de ce club des Hydropathes aujourd'hui oublié sans doute. Les Hydropathes disparus, vinrent les Hirsutes. Les Hirsutes étaient des jeunes gens qui avaient des cheveux, tellement de cheveux qu'ils pouvaient les vendre – nettoyés- aux coiffeurs comme cheveux pour dames. Hydropathes ou Hirsutes, la nichée s'est envolée de tous côtés. Les étudiants en droit sont devenus avocats, magistrats, notaires, députés. Les carabins sont devenus médecins on ne sait où. C'est la foule. Quant aux bohèmes de vocation, traversant la Seine, ils campèrent une année à Montmartre dans le pittoresque et extraordinaire cabaret : le Chat noir. Salis, un des plus merveilleux bonimenteurs du siècle criait à la porte :

- Entrez, entres mesdames et messieurs, la séance va commencer ! Mais que les Bourgeois, les épiciers, les parpaillots se gardent bien de franchir cette porte, s'ils ne veulent pas mourir de male mort !

Goudeau qui fut le leader des Hydropathes, celui des Hirsutes, puis le hâbleur de Montmartre, au début de cette auberge – d'où comme des passereaux point effarouchés, s'envolent toujours sur Paris des vers et des airs modernes – Goudeau clamait :

Hautainement et pleins d'ivresse, nous tiendrons

Nos verres trente fois plus vastes que des urnes,
Et malgré les Satans et les dieux taciturnes,
Invinciblement nous boirons.

De cette bande de copains retenons :
« Il y a des morts, des disparus de toute sorte dans la province, dans la tombe (Charles Cros et Fernand Icres), où dans la folie 'Gill, Vast et Sapeck). Les autres, ces sont Paul Bourget, Rollinat, Georges Lorin, Charles Lomon, Goudeau, Moynet, Jules Jouy, Charles Leroy, Emile Cohl le caricaturiste ….Alphonse Allais, Rodendach Charles Frémine, Paul Mounet…

Un poète encore et je l'oubliais, Fernand Icres dont le déplorable comédien Antoine joua, l'an dernier, une pièce en vers naturalistes : ***les Bouchers***. Il y a de beaux vers dans son premier livre, ***les Fauves.*** Fernand Icres est mort, son nom s'ajoute à la liste noire ».

La jeune parnasse 1884
LES TROMPETTES DE JÉRICHO Société des Écrivains français
PRÉSIDENCEDE M. A. DESBOUIGES

Salle comble dès l'ouverture. Notre ami, L. Demortreux, obtient les applaudissements de l'auditoire avec la Sirène- suite de valses- partition pour piano dont Il est l'auteur.
M. Claro, nous récite après un charmant sonnet de notre confrère M. d'Objac, les deux Bohêmes et l'Emploi du temps pièce très goûtée dont il est l'auteur.
SUCcès avec une pièce assez gouailleuse intitulée : Désillusion ; puis M. d'Objac nous lit, Fragment des deux trouvailles de Sallus (Les quatre vents de l'esprit)de Victor Hugo. M. Doliget avec sa pièce : Regrets du passé, est applaudi ainsi que notre ami Lion Serpollet, qui nous lit: Poète et femme, de Henri Bonvallet. M. d'Esparbès, avec une très belle Eglogue, de son crû, obtient de son côté un grand succès et **M. Icres**, poète de race, genre Rollinat, avec l'Ancienne, pièce irréprochable comme forme, obtient de nombreux applaudissements accordés plus au talent incontestable de l'auteur, et à sa naissante notoriété, qu'à la nature du sujet traité; sujet toujours scabreux à exposer devant un auditoire aussi hétérogène que l'est celui de nos réunions mensuelles.